

Zola

journaliste

Articles et chroniques

choisis et présentés par Adeline Wrona

J'Accuse...

“

Et

”

LA MARSEILLAISE
JOURNAL POPULAIRE & D'OPINION
FONDÉ PAR J. ZOLA

Zola journaliste

Articles et chroniques

choisis et présentés par Adeline Wrona



Jeune écrivain ambitieux, Zola se fit connaître par le journal ; devenu un maître, il fit de la presse son arme de combat. Portraits, critiques d'art, chroniques politiques, récits pamphlétaires, manifestes, lettres ouvertes : la diversité de ses articles impressionne. Car il fut de toutes les luttes. C'est dans la presse que l'auteur des *Rougon-Macquart*, auréolé d'un parfum de scandale, a forgé et défendu le naturalisme ; c'est là aussi qu'il a soutenu Manet, les Goncourt, Vallès – tous « les garçons inconvenants qui se permettent d'avoir du talent en dehors des mots d'ordre du monde ». Au cœur de la guerre franco-prussienne, il a appelé à la résistance en fondant *La Marseillaise*, journal patriotique ; reporter sous la Commune, il a dénoncé la « folie » de l'insurrection et la « boucherie » de la Semaine sanglante ; dans *Le Corsaire* comme dans *Le Figaro*, il s'est insurgé contre les hommes de pouvoir trop peu soucieux du peuple et des valeurs de la République. Et, quinze ans après avoir fait ses adieux au journalisme, il y est revenu pour livrer sa dernière bataille, en exigeant que lumière soit faite sur l'innocence du capitaine Dreyfus.

Cette anthologie donne à redécouvrir Zola, témoin et acteur de l'Histoire, et retrace le parcours d'un écrivain engagé pour qui la presse fut « la vie, l'action, ce qui grise et ce qui triomphe ».

Illustration :
Virginie Berthemet
© Flammarion



Flammarion

ZOLA JOURNALISTE

Articles et chroniques

*Choix de textes, présentation, notes,
chronologie, bibliographie et index*

par
Adeline WRONA

GF Flammarion

Adeline Wrona, maître de conférences à l'université Paris IV-Celsa, est spécialiste de la littérature du XIX^e siècle, et plus particulièrement des rapports entre la littérature et la presse. Elle a préfacé pour la GF *Bel-Ami* de Maupassant (2001), *Germinal* de Zola (2000), *Charles Demailly* des Goncourt (2007) et, au Livre de poche, *Le Journal d'un homme de trop* de Tourgueniev (2000).

PRÉSENTATION

« Nous sommes tous les enfants de la presse », affirme Zola dans *Le Figaro* en 1881 : les meilleurs écrivains de son temps, dit-il, ont été façonnés par le journalisme¹. Au XIX^e siècle, peu d'auteurs, en effet, construisent leur œuvre en marge du journal. Et pourtant, rares sont ceux qui expérimentent cette proximité entre le livre et la presse avec la même intensité et la même constance qu'Émile Zola.

De ses premiers pas dans la vie littéraire, à dix-neuf ans, jusqu'à la veille de sa mort, en 1902, Zola garde l'œil et la plume tournés vers le périodique – de gré ou de force, par contrainte financière, par intérêt intellectuel ou par désir de « vivre tout haut² », selon l'une de ses expressions familières. L'écrivain et le journaliste s'épaulent au jour le jour, à une époque où la littérature invente littéralement la presse, à moins que ce ne soit la presse qui aspire sans façon les forces des hommes de plume. Jeune écrivain ambitieux, Zola se fait connaître par le journal ; devenu un « maître », l'auteur du cycle des *Rougon-Macquart* use de sa notoriété pour propager dans la presse ses idées et ses convictions, qu'elles soient littéraires ou politiques.

« Inventorier » les traces et les mouvements d'une écriture du quotidien suppose de définir des ruptures et des continuités, et aussi de repérer des lignes de force, qui

1. Zola, « Adieux », *Le Figaro*, 22 septembre 1881, voir *infra*, p. 309.

2. Zola, « Proudhon et Courbet », article paru le 26 juillet 1865 dans *Le Salut public*, voir *infra*, p. 82.

donnent sens à une matière excessivement éparse, touffue, d'une richesse désordonnée. Plusieurs axes peuvent accompagner la lecture des textes retenus dans cette édition : l'exercice du journalisme y apparaîtra successivement comme un travail identitaire, où le « je » de l'auteur s'invente au milieu des signatures d'autrui, puis comme un jeu avec le temps, célébrant le privilège du contemporain ; ces textes peuvent apparaître enfin comme le lieu d'une constante réflexion sur les pouvoirs de l'écriture, entre journalisme et littérature.

L'AVENTURE DES ÉCRITURES : S'INVENTER UNE IDENTITÉ D'AUTEUR

Les textes réunis dans ce volume couvrent une très large période de la vie de Zola – près de quarante années séparent le premier article, paru en 1864, du dernier, publié en pleine affaire Dreyfus, en 1898. Dans cet intervalle, « Zola » est devenu un nom, qui a connu des métamorphoses successives à mesure que s'inventaient les identités multiples d'un écrivain polygraphe. Un véritable processus se dévoile dans la série des articles retenus : parce que la page de journal accueille des signatures nombreuses, l'écriture singulière se définit par différenciation vis-à-vis d'un contexte aux voix plurielles. L'invention de l'identité de Zola comme journaliste et écrivain pourrait se décrire en trois phases successives : par le passage de la réécriture à l'écriture, par la combinatoire des pseudonymes, enfin par l'orgueilleuse et claironnante affirmation de la valeur individuelle, incarnée dans un nom devenu célèbre.

De la réécriture à l'écriture

À vingt-deux ans, grâce à une lointaine relation de son père, disparu quinze ans auparavant, le jeune Émile Zola

entre chez Hachette, au service des expéditions. Il y prépare les emballages de livres à envoyer en paquets. Un mois plus tard, il passe au service de la publicité, où il est rapidement chargé de rédiger les annonces publiées par l'éditeur dans son *Bulletin du libraire et de l'amateur de livres*¹. Son habileté dans ce travail de résumé et de commentaire des livres lancés par Hachette, son aptitude manifeste à s'effacer et à se couler dans l'œuvre d'autrui assurent le début de sa notoriété dans l'univers des lettres.

Les auteurs publiés par Hachette repèrent en effet ce jeune rédacteur efficace, et les journalistes chargés des comptes rendus bibliographiques reprennent aisément, parfois à peine augmenté ou modifié, le contenu des annonces proposées par l'éditeur. Promu directeur du service publicité, Zola fait accroître sensiblement la part des annonces Hachette dans la presse parisienne ou provinciale². Il devient souvent difficile d'opérer la distinction entre la chronique bibliographique et ce que l'on appellerait aujourd'hui une publicité rédactionnelle. Ses premiers pas dans la presse sont donc ceux d'une signature escamotée au profit de la valorisation d'autrui. De la publicité chez Hachette à la publication directe dans le journal, le pas est vite franchi : pendant quelques années, Zola joue sur les deux tableaux, répondant aux invitations que lui adressent les directeurs de titres de presse. Ainsi le directeur du *Journal populaire de Lille*, Géry Legrand, lui écrit-il en 1863 pour lui proposer d'« entrer en relation avec les journalistes de grand format » : « vous pouvez envoyer à *L'Écho du Nord* des

1. Voir la biographie d'Henri Mitterand, *Zola*, t. I : *Sous le regard d'Olympia (1840-1871)*, Fayard, 1999, p. 330.

2. Nous reprenons ici les éléments d'analyse avancés par Henri Mitterand dans *Zola journaliste. De l'affaire Manet à l'affaire Dreyfus*, Armand Colin, « Kiosque », 1962, p. 18.

articles de critique littéraire ou artistique, *courts*, ils seront bien accueillis¹ ».

Devenu critique littéraire, Zola expérimente dans le journal un nouveau mode de relation à l'écriture d'autrui. Ses premiers grands articles littéraires parus dans la presse s'apparentent encore à un jeu subtil combinant les options vigoureuses de son jugement littéraire et la transcription des idées et formulations de l'auteur commenté. Dans la « Revue littéraire » publiée entre 1865 et 1867 par *Le Salut public*, grand journal lyonnais, le critique, qui n'a pas encore trente ans, distribue les bons et les mauvais points ; ce sera la matière de son premier recueil critique, qu'il intitulera *Mes Haines*. Durant les premières années de son exercice journalistique, Zola se fait lecteur des Goncourt, de Flaubert, Michelet, Sainte-Beuve, Hugo, Taine, Proudhon et Littré, tout en assumant le rôle de médiateur. Les articles recueillis dans la première partie de notre recueil montrent le critique dans son double rôle d'auteur et de recompositeur, adaptant l'œuvre chroniquée aux formats et aux attentes imposés par le titre périodique.

Affûtant sa plume dans le travail critique, se mesurant à ses prédécesseurs, critiquant les critiques, le journaliste ouvre la voie à l'écrivain ; la formation de la doctrine littéraire accompagne la constitution de la « bibliothèque » zolienne, et celle d'un panthéon personnel qui détermine les choix esthétiques du romancier. Au demeurant, comme le rappelle Valéry, « la littérature tient autant du sacerdoce que du négoce² », et jusqu'à son premier grand succès romanesque – avec *L'Assommoir*, en 1877 –, Zola ne peut en aucune façon faire l'économie des revenus procurés par la presse. « Un livre ne nourrit

1. Lettre à Émile Zola du 31 octobre 1863, citée dans *Zola journaliste, ibid.*

2. La citation de Valéry est rappelée par François-Marie Mourad dans *Zola critique littéraire*, Honoré Champion, 2003, p. 57.

jamais son auteur, écrit Zola à son ami Valabrègue le 8 janvier 1866, on a le feuilleton. Toute œuvre, pour nourrir son auteur, doit d'abord passer dans un journal¹. » Conquérir sa place dans la société des écrivains, comme l'écrit joliment François-Marie Mourad, c'est « faire entendre sa voix au-dessus du brouhaha des salles de rédaction pour entrer en concurrence avec les grands seigneurs² ».

Jeux de noms

L'évolution de la carrière littéraire et journalistique de Zola fait apparaître un intrigant jeu de noms et de pseudonymes, qui portent la marque du contexte médiatique où se déploie l'œuvre de l'auteur. Parce qu'il écrit dans le journal, et que celui-ci est soumis à des législations contraignantes, Zola se voit régulièrement amené à déguiser sa plume sous des noms d'emprunt, selon une pratique très courante dans la presse. « Les métamorphoses de l'identité autorisent les mutations de l'écriture », note Alain Pagès, analysant le jeu des pseudonymes, des allonymes et des hétéronymes dans les journaux au temps de Zola³. En revanche, à la fin du siècle, au moment de l'affaire Dreyfus, c'est bien son nom qu'il engage délibérément dans le combat pour la vérité : l'article publié dans *L'Aurore*, « J'accuse », le 13 janvier 1898, vise à susciter la réouverture du procès Dreyfus, transformé en « procès Zola ». Les dernières phrases de

1. Zola, *Correspondance*, dir. B.H. Bakker, Presses de l'université de Montréal/Éditions du CNRS, 1978, t. I, p. 234.

2. François-Marie Mourad, *Zola critique littéraire*, *op. cit.*, p. 67.

3. Alain Pagès, *La Bataille littéraire. Essai sur la réception du naturalisme à l'époque de Germinal*, Librairie Séguier, 1989, p. 100 sq. Un hétéronyme est « un pseudonyme fondé sur un emprunt, par lequel un écrivain endosse une personnalité qu'il déclare assumer » ; un allonyme est un pseudonyme forgé, sans référence à l'appellation d'origine ou à la tradition littéraire.

cette « Lettre à M. Félix Faure, président de la République » – la longue succession des « J'accuse » qui visent les hauts responsables militaires et politiques impliqués dans l'inculpation du capitaine Dreyfus – soulignent la très nette personnalisation du geste médiatique : il s'agit bien, dans ces années où la presse a enfin conquis pleine liberté d'expression, de se rendre passible, à titre individuel, des « délits de diffamation », prévus par « les articles 30 et 31 de la loi de 1881 » : « C'est volontairement que je m'expose, conclut Zola, ma protestation enflammée n'est que le cri de mon âme¹. »

L'observation des jeux de noms auxquels se livre l'auteur dans la presse donne à lire la progressive conquête de la notoriété. Ses premiers articles, parus notamment dans ce que l'on appelle la « petite presse » – des journaux vendus au numéro, à un tarif avoisinant un sou, soit la plus basse monnaie en circulation – sont signés de son nom, Émile Zola, encore peu connu. Dès qu'il emprunte la plume du polémiste, l'écrivain doit recourir aux masques : dans *Le Courrier du monde*, en 1865, il livre les « Confidences d'une curieuse », exercice de style alerte et piquant, où l'auteur, déguisé en « Pandore », commente les fêtes du Tout-Paris impérial. Une lecture rétrospective y voit en germe l'inspiration des volumes les plus parisiens de la série des *Rougon-Macquart* : le défilé des voitures au bois de Boulogne, la description des toilettes et des mœurs mondaines évoquent *La Curée* ; la dénonciation de la pompe gouvernementale, lors de la célébration des obsèques du duc de Morny, annonce *Son Excellence Eugène Rougon*. Zola pourtant se dissimule ici sous un voile semi-transparent : la parisienne « Pandore » consacre ainsi l'une de ses chroniques à la promotion d'un jeune écrivain talentueux, dont le premier livre a fait son régal – et qui n'est autre qu'Émile Zola, auteur des *Contes à Ninon*...

1. Zola, « J'accuse », *L'Aurore*, 13 janvier 1898, voir *infra*, p. 354-355.

Les identités multiples autorisées par la polyphonie du texte journalistique réservent des ressources précieuses : Zola écrivain est ici flatté par Zola journaliste. Un an plus tard, quand l'auteur se lance dans la critique d'art pour un quotidien fondé par Hippolyte de Villemessant, *L'Événement*, il recourt de nouveau au jeu du pseudonyme. La solution lui assure un double avantage : d'une part, elle lui permet de tenir dans le même journal un double office, celui de critique littéraire et celui de « salonnier » ; d'autre part, le pseudonyme garantit sa liberté de parole. C'est sous le nom de « Claude » que paraissent les comptes rendus du Salon de 1866, où les attaques en règle contre un jury aux goûts rétrogrades alternent avec la défense véhémement, et inédite dans la presse de l'époque, d'un peintre exclu de l'exposition officielle : Édouard Manet. Une fois encore, le nom d'emprunt déguise le journaliste, tout en dirigeant le regard vers l'écrivain : derrière ce prénom, Claude, le lecteur de l'époque peut reconnaître l'auteur d'un livre récemment publié sous la signature de Zola, *La Confession de Claude*. Quant au lecteur des *Rougon-Macquart*, il ne s'étonnera pas de retrouver ce prénom : c'est celui du peintre génial mais voué à l'échec, dont le triste destin est rapporté dans *L'Œuvre*, publié exactement vingt ans après cette série d'articles, en 1886. Le destin misérable de Claude Lantier, qui met fin à ses jours, entre alors en écho avec le premier article publié par Zola dans son « Salon » : intitulé « Un suicide », il évoque la mort d'un artiste refusé par le jury.

Être journaliste, au XIX^e siècle, ce n'est jamais s'éloigner tout à fait de la littérature. Les écrivains ont beau se perdre en récriminations, eux qui s'estiment condamnés à la presse, voués, comme Lucien de Rubempré, à perdre leurs ambitions, et leurs illusions, dans la pratique dégradante d'une « écriture stipendiée », ils bénéficient aussi, à travers le journal, d'une nouvelle voie d'accès à un lectorat considérablement élargi. « La vraie démocratie en

littérature est là, note Zola dans un article de 1881, parler de tous et parler à tous, donner droit de cité dans les lettres à toutes les classes et s'adresser ainsi à tous les citoyens¹. » Depuis le début du siècle, la presse réserve en effet des espaces rédactionnels spécifiques à la publication de textes littéraires, et même de fiction. Ainsi les romans, grâce au développement de la « case » feuilleton, en rez-de-chaussée de la première page, vivent-ils souvent plusieurs vies. Zola romancier voisine couramment, dans le journal, avec Zola chroniqueur, ou critique. Les pseudonymes lui permettent d'exister plusieurs fois dans le même numéro, sans choquer le lecteur ; ainsi retire-t-il des numéros de périodiques plusieurs revenus simultanés. Sous le nom de « Simplicie » paraît dans *L'Événement* la série des « Marbres et plâtres », en mars 1866, portraits tantôt flatteurs (les marbres), tantôt critiques (les plâtres) des personnalités contemporaines. Le choix de ce surnom, au demeurant abandonné avant la fin de la série, fait encore signe vers les *Contes à Ninon* : l'une des nouvelles réunies dans ce recueil raconte l'histoire de « la fée Simplicie ».

Cinq ans plus tard, en 1872, *Le Corsaire* fait paraître un roman-feuilleton, signé « Agrippa », portant le titre « Un duel social » : nouvelle version, avantageusement déguisée, des *Mystères de Marseille*, publiés d'abord par Émile Zola en 1867 dans un journal marseillais, puis une deuxième fois en volume. Au moment même où Zola-Agrippa livre ce feuilleton, en tirant un troisième profit, Zola-journaliste donne de la voix dans les rubriques politiques : en ces premières années de la III^e République, à la veille de l'Ordre moral, les « Causeries du dimanche » dénoncent sans précautions oratoires l'hypocrisie des hommes d'État, provoquant la suspension du journal.

1. Zola, « La démocratie », *Le Figaro*, 5 septembre 1881, repris dans les *Œuvres complètes*, Cercle du livre précieux/ Claude Tchou (15 tomes, 1966-1969), t. XIV, 1969, p. 654.

À partir du milieu des années 1870, la notoriété d'Émile Zola est assez assurée pour l'autoriser à conserver son nom, quitte à en user dans plusieurs rubriques à la fois : ainsi, devenu chroniqueur parlementaire pour le quotidien républicain *La Cloche*, l'auteur y publie aussi, en feuilleton, le deuxième volume des *Rougon-Macquart*, *La Curée*. Critique littéraire au *Bien public*, puis au *Voltaire*, entre 1877 et 1880, celui qui est devenu le porte-parole du naturalisme y fait paraître ses romans, en livraisons régulières, qu'interrompt parfois le scandale suscité par certains épisodes fictionnels. *Le Voltaire* publie jusqu'à trois « Zola » à la fois : outre le Zola critique littéraire, qui occupe avec sa « Revue dramatique et littéraire » le bas de page, en alternance avec le Zola feuilletoniste, dont les *Rougon-Macquart* se succèdent au même rez-de-chaussée, le Zola romancier, auteur publié par Charpentier, apparaît dans la rubrique des annonces. Les tomes du cycle zolien font même office de « primes », offertes par le quotidien aux abonnés réguliers.

Le commerce des identités d'auteur se joue dans un constant aller et retour entre le livre et le journal ; une fois acquise la stature de l'écrivain, Zola abandonne le système des prête-noms. À l'exercice de la réécriture se substitue le jeu des republications : les articles, mais aussi la plupart des récits de fiction, sont susceptibles de connaître plusieurs vies dans différents titres de presse. C'est que la signature de Zola a conquis sa pleine valeur, et que l'écrivain est devenu une voix singulièrement sonore, négociant selon des voies complexes son insertion dans une publication à teneur collective.

Vers la liberté de choix

Si l'on veut suivre à la trace les formes de journalisme pratiquées par Zola durant ses quarante ans d'exercice, la diversité des titres, des rubriques et des thématiques

impressionne jusqu'au vertige. « J'ai tout fait dans le journal, note Zola en commentaire de son propre itinéraire, je crois bien que j'ai mis les mains à toutes les besognes, depuis les faits divers jusqu'au courrier des Chambres¹. »

Si l'on adopte un regard panoramique sur l'ensemble de ce parcours, il apparaît clairement que Zola journaliste s'est peu à peu trouvé en mesure d'imposer ses choix aux titres de presse, alors qu'il n'avait d'autre recours, dans les premières décennies de sa carrière, que de transiger avec les contraintes éditoriales ou politiques.

C'est que la priorité absolue de l'écrivain consiste à trouver de quoi vivre par sa plume : à partir de 1866, Zola quitte la maison Hachette et devient journaliste à plein temps. Déplaire à un directeur, provoquer la colère de la censure, choquer les lecteurs, c'est donc perdre son emploi, et une rémunération indispensable. Pendant plus de dix ans, le journalisme constitue sa principale source de revenu. Seul le succès scandaleux de *L'Assommoir*, en 1877, lui assure enfin l'indépendance financière. Aussi Zola est-il en mesure, au tournant de 1880, de proclamer ses « Adieux » au journalisme, bien provisoirement toutefois.

Dans un premier temps, le jeune écrivain se plie aux genres imposés par les titres qui dominent le paysage médiatique. À la recherche d'une « place fixe », il s'adresse aux directeurs de journaux, leur proposant de l'« essayer ». Alphonse Duchesne, secrétaire d'Hippolyte de Villemessant, le directeur du *Figaro*, reçoit ainsi de Zola la lettre suivante :

Je suis jeune et, je l'avoue, j'ai foi en moi. Je sais que vous aimez à essayer les gens, à inventer des rédacteurs nouveaux. Essayez-moi, inventez-moi. Vous aurez toujours la fleur du panier².

1. « Adieux », art. cité.

2. Lettre de Zola du 11 avril 1865, citée par Henri Mitterand dans *Zola*, t. I, *op. cit.*, p. 426.

En janvier 1866, le directeur de *L'Événement*, le même Villemessant, présente en ces termes l'entrée de Zola dans le quotidien :

Si mon nouveau ténor réussit, tant mieux. S'il échoue, rien de plus simple. Lui-même m'annonce qu'en ce cas-là, il résiliera son engagement, et je raye son emploi de mon répertoire. J'ai dit [*sic*] ¹.

L'été suivant, après toute une année de chroniques bibliographiques parues dans *L'Événement*, l'écrivain tente sa chance en proposant au directeur du quotidien de lui faire un roman, « non pas un roman réalisant toutes ses tendances artistiques, mais une œuvre spécialement écrite pour le journal, dans le but de plaire aux abonnés, sans négliger les suspensions habiles de “la suite au prochain numéro” ² ». Ce sera *Le Vœu d'une morte*, qui, selon le témoignage de son ami Paul Alexis, et malgré ces intentions conciliantes, « n'eut aucun succès ³ ».

Les trois premiers chapitres de cette anthologie – du Second Empire aux premières années de la III^e République (1864-1879) – déclinent ainsi les expériences vécues par l'écrivain mis à l'épreuve des formes fixes du journal. Zola se prête à des genres qui lui sont particulièrement étrangers : dans *Le Petit Journal*, il s'essaie au « portrait-carte », brève physionomie inspirée de la méthode photographique alors pionnière, et qui s'apparente finalement à un médaillon littéraire fait pour distraire le lecteur, le détourner de ses préoccupations quotidiennes. Alors que les rédacteurs choisissent pour leurs vignettes des modèles aux traits flatteurs, d'une lecture agréable, Zola dépeint la société contemporaine sous

1. Hippolyte de Villemessant, *L'Événement*, 31 janvier 1866.

2. Anecdote rapportée par Paul Alexis dans *Souvenirs d'un ami*, cité dans la *Correspondance*, t. I, *op. cit.*, p. 455.

3. *Ibid.*

ses abords les moins heureux : après une dernière tentative, qui déroule le sinistre portrait d'un croque-mort¹, le directeur du journal met fin à l'expérience.

Lucide, l'écrivain sait qu'il doit « bronzer » sa plume à ces épreuves d'écriture, comme il l'exposera plus tard, estimant que chaque jeune prétendant à la vie des lettres devrait subir ces apprentissages : « Pour tout romancier débutant, il y a dans le journalisme une gymnastique excellente, un frottement à la vie quotidienne, dont les écrivains puissants ne peuvent que profiter². » Écrire dans la « petite presse » quand on porte en soi le projet d'une grande œuvre littéraire, c'est parier sur sa capacité à sortir du lot : « je sais quel niveau cette feuille occupe dans la littérature », écrit Zola à son ami Antony Valabrègue, évoquant *Le Petit Journal*, « mais je sais aussi qu'elle donne à ses rédacteurs une popularité bien rapide ». Devenir soi-même, s'inventer comme auteur, suppose de survivre à la gageure de la polygraphie, comme le suggère la suite de cette lettre :

Le journal ne fait pas le rédacteur, c'est le rédacteur qui fait le journal ; si je suis bon, je reste bon partout ; le tout est de bien faire et de n'avoir pas à rougir de son œuvre³.

Alors qu'il ambitionne d'égaliser Sainte-Beuve ou Taine, en analysant longuement les œuvres de ses contemporains, Zola doit se contenter de pratiquer la « chronique bibliographique », faisant mine, pour *L'Événement*, d'adopter de bon cœur un genre critique qui lui est étranger :

1. Ce portrait-carte, refusé par *Le Petit Journal*, sera repris sous différents titres dans quatre quotidiens entre 1865 et 1872 avant d'être publié en volume sous le titre « Mon voisin Jacques » dans les *Nouveaux Contes à Ninon* (1874).

2. « Alexis et Maupassant », *Le Figaro*, 11 juillet 1881.

3. Lettre à Antony Valabrègue, 6 février 1865, *Correspondance*, t. I, *op. cit.*, p. 405.

Je sais que les chroniques sont à la mode, et que le public aujourd'hui veut de courts entrefilets, aimant les nouvelles toutes mâchées et servies dans de petits plats. [...] Je crois pouvoir me tirer de cette besogne avec succès, et je demande qu'on tente toujours de m'employer, quitte à me remercier, si je ne tiens pas les promesses de mon programme¹.

Quelques années plus tard, entre 1871 et 1877, voici Zola chroniqueur parlementaire : le compte rendu de l'histoire au jour le jour, selon les modes attendus de la chronique, lui est une torture quotidienne. Sa plume s'en échappe dès qu'elle en trouve l'occasion, imaginant les rêves des députés, fictionnalisant les ingrats débats des assemblées. Les articles du *Sémaphore de Marseille*, non signés, se coulent dans les sinuosités d'une actualité qui parfois ne présente aucune saillance. Le cas même du journal fondé par Zola en 1870, *La Marseillaise*, dans son éloquence enflammée mais convenue, montre encore celui-ci aux prises avec des modèles dont il hérite sans pouvoir les transformer radicalement².

Une fois reconnu comme tête de file de l'école naturaliste, l'écrivain utilise les journaux sur un mode différent : il se trouve désormais en position de proposer des rubriques et des séries. Son arrivée dans un titre de presse suscite des effets d'annonce, employés par les journaux au service de leur propre réclame. Une revue russe, *Le Messager de l'Europe*, lui offre une correspondance mensuelle, avec toute latitude pour en choisir les formes et thématiques : « Je vous laisse pleine liberté d'écrire douze fois par an, et je vous garde dans chaque numéro de la revue vos 24 pages », lui annonce le directeur, Michel Stassulevitch³. Dans la presse quotidienne parisienne,

1. Lettre à Gustave Bourdin, directeur de *L'Événement*, 22 janvier 1866, *ibid.*, p. 441.

2. Voir *infra*, p. 162-165.

3. Lettre à Émile Zola du 6 mai 1875, citée par Henri Mitterand dans *Zola journaliste, op. cit.*, p. 186.

Zola tient une rubrique hebdomadaire, d'abord au *Bien public*, « seul journal de Paris qui applique à toutes les questions les procédés rigoureux de la méthode scientifique moderne », puis au *Voltaire*, son successeur, quotidien qui se présente comme « le *Figaro* des républicains » : deux espaces de publication où il mène campagne pour la doctrine naturaliste, non sans heurts avec la direction parfois frileuse du journal. Les textes du *Roman expérimental* y paraissent en octobre 1879, en même temps que le feuilleton de *Nana*.

À suivre cet itinéraire dans la presse de son époque, on peut estimer que la figure de Zola écrivain-journaliste s'est pleinement constituée au tournant des années 1879-1880 : la preuve en est l'épisode de la « Campagne » menée au *Figaro*, journal conservateur, contre le pouvoir en place, au nom de principes républicains et démocrates. Depuis la publication de *Nana*, les relations entre l'écrivain et son camp politique se sont tendues : s'accroît en effet l'écart entre les affinités politiques du romancier – depuis toujours favorable au régime républicain, à la justice sociale et à la plus grande liberté d'expression – et ses choix esthétiques, qui froissent les démocrates par la lumière crue jetée sur la réalité du quotidien populaire. Or, Zola le proclame sans ambages dans *Le Messager de l'Europe*, en avril 1879, « la République vivra ou la République ne vivra pas, selon qu'elle acceptera ou qu'elle rejettera notre méthode : la République sera naturaliste ou ne sera pas¹ ». Critiqué comme écrivain par les représentants du pouvoir en place, Zola journaliste passe alors dans le camp adverse : c'est désormais au *Figaro* qu'il défendra ses positions à la fois littéraires et politiques. L'indépendance devient la clé de ce nouveau geste journalistique, comme l'annonce Zola dans sa lettre

1. « La République et la littérature », article publié en avril 1879 dans *Le Messager de l'Europe*, repris dans *Le Figaro* le 20 avril 1879, et paru en volume dans *Le Roman expérimental* (1880).

au directeur, Francis Magnard, publiée par le quotidien : « C'est un républicain qui entre au *Figaro* et qui vous demandera beaucoup d'indépendance personnelle ¹. »

Seul contre tous, le journaliste a gagné le prestige de la singularité : mis en accusation parmi les républicains pour une littérature désignée comme « obscène », il porte dans les colonnes du plus grand quotidien conservateur la défense des principes de gauche. Le voici donc en mesure de manifester, dans une orgueilleuse exception, les traits d'excellence qui fondent « l'élite artiste », selon les termes proposés par la sociologue Nathalie Heinich ². Dans un billet intitulé « Une recrue », le directeur du *Figaro* en apporte la preuve, célébrant chez son nouveau contributeur « un talent vigoureux et personnel », qui fait de lui « un voyant ³ ».

ÉCRIRE AU PRÉSENT : LE JOURNALISME, OU LE PRIVILÈGE DU CONTEMPORAIN

Parce qu'elle s'inscrit dans un contexte d'écriture périodique, l'activité journalistique a affaire de façon spécifique à la question de la temporalité. Zola est rapidement passé maître dans l'art de composer des recueils avec les articles d'occasion, ou bien dans celui, parallèle, de publier à plusieurs reprises des textes à peine modifiés. Pourtant, chaque article paru dans la presse prend sens d'abord et avant tout par le contexte immédiat de sa publication ; la préférence accordée au recueil, à des versions qui ne sont considérées comme définitives qu'une

1. « Lettre à Francis Magnard », *Le Figaro*, 17 septembre 1880.

2. Nathalie Heinich, *L'Élite artiste. Excellence et singularité en régime démocratique*, Gallimard, 2005.

3. Francis Magnard, « Une recrue », *Le Figaro*, 17 septembre 1880.

fois stabilisées par la reliure et la couverture, relève d'une lecture seconde et finalement détournée, dont les écrivains eux-mêmes sont les complices. Ainsi, préfaçant un recueil d'articles publiés par un journaliste du *Figaro*, Émile Blavet, Zola estime que « la mise en volume est l'épreuve suprême pour les articles » : « quand on recueille les pages jetées au vent et qu'elles se trouvent faire un ensemble, un tout qui a sa raison d'être, c'est que la besogne est bonne¹ ».

Le développement de cette « littérature au quotidien² » qu'est la presse au XIX^e siècle impose une manipulation du temps qui n'appartient qu'au journalisme. Dans l'immense *corpus* des articles publiés par Zola, la question de l'actualité et du contemporain occupe une place à la fois primordiale et ambivalente : le présent constitue de fait un impératif catégorique de l'écriture périodique, qui détermine à la fois sa richesse et ses limites.

Les embarras du quotidien

La « matrice médiatique », comme l'expose Marie-Ève Thérénty, impose à l'écrivain périodicité et actualité : s'il est salarié d'un journal, il doit répondre à la demande, et devenir, selon la formule employée par Anatole France dans une lettre au directeur du *Temps*, « un écrivain périodique et régulier³ ». Les articles publiés par Zola témoignent de cette contrainte : engagé pour une parution mensuelle, hebdomadaire, ou même quotidienne, il se doit de publier, pour respecter le contrat, quelle que soit l'inspiration, et surtout l'actualité. Aussi déploie-t-il

1. Zola, « Le reporter », préface à *La Vie parisienne* d'Émile Blavet, publiée dans le supplément littéraire du *Figaro* le 9 mars 1889.

2. Nous empruntons cette expression à Marie-Ève Thérénty, *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Seuil, 2007.

3. Cité in *ibid.*, p. 54.

INDEX DES TITRES	387
------------------	-----

Bilan	276
Vallès	284

LA CAMPAGNE DU *FIGARO* :
UN RÉPUBLICAIN CONTRE LA RÉPUBLIQUE

L'encre et le sang.....	293
Le suffrage universel	301
Adieux	309

L'AFFAIRE DREYFUS :
LA DERNIÈRE BATAILLE D'UN INTELLECTUEL

Nouvelle campagne au <i>Figaro</i>	322
La vertu de la République.....	323
Pour les juifs	331
<i>L'Aurore</i>	339
J'accuse	341
Mon père.....	356
<i>Chronologie</i>	365
<i>Bibliographie</i>	372
<i>Index des noms</i>	376
<i>Index des titres</i>	381

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHPNFG1280.N001
Dépôt légal : janvier 2011